

Colloque « L'accès à la nature pour les jeunes enfants : Quelle qualité de nature privilégier dans les villes inclusives ? »

Lundi 30 janvier 2023 (9h-12h30), MISHA, Université de Strasbourg

Les inégalités d'accès à la nature et les enjeux de l'aménagement des espaces pour l'éducation et l'enfance

Maurice Wintz, Maître de conférences en sociologie rurale et de l'environnement, Directeur de l'Institut d'urbanisme et d'aménagement régional, Université de Strasbourg

On me demande d'intervenir aujourd'hui sur la nature en ville. Cela montre que les frontières entre ville et campagne, ville et nature, se sont brouillées au fil du temps. En sachant que cela n'a jamais été des cloisons étanches, puisque les frontières sont les lieux où se passent les échanges. On est dans ce brouillage un peu général.

Je vais d'abord vous donner quelques éléments de contexte généraux sur la nature, puis vous parler de ce que l'on peut trouver comme types de nature en ville.

Comment définit-on la nature ?

Comme dans le cas de la campagne, je sais quand je suis dans la nature et je sais quand je n'y suis pas. Mais la nature est assez difficile à définir précisément. Alors je vais plutôt essayer d'engager la notion d'état de nature : c'est-à-dire la situation de la nature qui se trouve à un certain stade en fonction d'un certain nombre de dynamiques qu'elle connaît. Ces états de nature renvoient à une réflexion d'un sociologue qui a travaillé là-dessus il y a très longtemps. Aujourd'hui quand on parle de nature, on pense à Bruno Latour en sociologie, à Philippe Descola en anthropologie, mais il y a aussi un sociologue, Serge Moscovici, qui a travaillé sur ces questions il y a déjà fort longtemps et ce sont des réflexions qui restent d'actualité. Il a développé cette idée d'état de nature comme un état dans lequel se trouve la nature à un moment donné de son évolution et cet état de nature dépend en fait de deux dynamiques qui interagissent, qui s'interpénètrent en permanence et qui changent dans le temps.

Ces deux dynamiques, ce sont d'une part :

- une dynamique biophysique, naturelle, qui existe depuis que la Terre existe, et qui fait que la nature prend un certain nombre de formes, qui dépendent des conditions climatiques, des conditions écologiques, et qui vont se traduire par des forêts, plutôt en zone tempérée, et par des pelouses plus ou moins variées selon qu'on est en altitude dans la montagne ou dans le cercle polaire. On ne peut pas faire n'importe quoi avec ces dynamiques naturelles : on ne peut pas installer la forêt là où la forêt ne peut pas s'implanter car les conditions écologiques, climatiques, ne sont pas remplies.
- Une dynamique sociale, elle aussi variable dans le temps et dans l'espace, et qui dépend des types de sociétés auxquels nous avons affaire.

L'état de nature change, dépend à la fois de la dynamique naturelle et de la dynamique sociale.

Notre société actuelle est marquée par une dynamique assez particulière : nous sommes une société mondialisée, globalisée, qui fonctionne selon un régime qu'on peut appeler capitaliste, c'est-à-dire qui cherche à marchandiser le plus de choses possibles. Et nous sommes une société qui est très imprégnée par la technique, omniprésente dans notre société. Cette technique va conduire à aménager, exploiter la nature de façon très importante. Car malgré cette profusion de techniques, nous restons dépendants des ressources naturelles.

Matériellement notre société humaine ne crée rien, nous pouvons pas créer la matière, nous ne pouvons que puiser des éléments dans la réalité biophysique, nous les transformons et nous finissons par les rejeter quelque part. La grande différence entre la société actuelle et d'autres sociétés ou des sociétés antérieures, c'est que cette ponction des ressources matérielles, énergétiques, c'est affaire de spécialistes. Globalement, nous ne faisons plus nous-mêmes. Même quand nous mangeons, nous produisons très rarement ce que nous consommons, du point de vue alimentaire, et encore plus du point de vue technique.

Nous déléguons l'exploitation des ressources naturelles à quelques spécialistes. Par exemple, aujourd'hui, le monde agricole, qui nous fournit notre alimentation par une action très forte sur les dynamiques naturelles, ne représente que 1% de la population active. C'est vrai aussi d'autres personnes qui exploitent de façon très importante cette nature pour nous mettre à disposition des ressources. Cela a une conséquence : la plupart du temps, nous ne savons pas concrètement d'où sont extraites ces ressources, dans quelles conditions elles sont extraites, et quel est leur cheminement pour arriver jusqu'à nous, sous des formes très variées (ordinateurs, micros...)

L'état de nature qu'on connaît aujourd'hui est un état de nature très fortement imprégné par cette technique que nous avons mise en place. Et c'est un état de nature globalisé : les éléments de cette nature qui circulent dans notre société viennent soit de nos territoires directement soit de territoires très lointains.

Ce contexte de notre société globalisée et extrêmement technique induit le paradoxe du rapport socio-individuel à la nature : quand on regarde, au niveau macro, les interactions entre notre société humaine et la nature, ces interactions sont extrêmement fortes à l'échelle mondiale. On ne sait plus très bien où s'arrête l'influence de la société, où commence la nature : tout est extrêmement imbriqué, et à grande échelle. Par exemple, on ne sait plus très bien si le climat est une dynamique naturelle, une dynamique politique, sociale.

On a ce brouillage des frontières extrêmement fort entre la nature et la société humaine, à grande échelle.

Parallèlement, et paradoxalement, quand on regarde les rapports concrets entre les individus qui composent notre société et cette même réalité biophysique, on se rend compte qu'il y a une distanciation assez forte entre les individus et la nature. C'est vrai en particulier pour les jeunes générations : quand on regarde comment sont socialisés les enfants, on ne leur apprend pas tant, en particulier dans la phase de socialisation primaire, à fonctionner avec la nature, mais à fonctionner avec l'univers technique que nous avons créé dans notre société. La nature concrète fait assez peu partie de l'horizon d'expérience des générations socialisées depuis une vingtaine, une trentaine d'années. Selon un baromètre établi par des sociologues allemands (cf. site internet Soziologie und Natur) qui consiste à faire une enquête à grande

échelle tous les 2-3 ans auprès des enfants d'école primaire en Allemagne pour évaluer le rapport des enfants à la nature, au fil du temps, la nature concrète sort de plus en plus de l'horizon d'expérience des enfants. Dans les conclusions de l'étude, dans les contacts avec la nature, ce qui ressort, c'est que la nature est plus intéressante sur le smartphone qu'en vrai. Parce que sur le smartphone, on a tout de suite ce qu'on veut. C'est une des caractéristiques de notre société hypertechnique : on a l'habitude d'avoir à disposition ce qu'on veut, tout de suite, tout le temps. Quand je veux voir des images de nature sur le smartphone, je les vois, je n'ai pas besoin de sortir. Et quand je sors dans la nature aujourd'hui - où il n'y a plus beaucoup d'animaux, parce qu'on a les évacués pour faire de la production agricole, par exemple - je ne suis pas sûr de voir des animaux. On a ce contraste entre une attente à laquelle on peut facilement répondre à travers des images, et le comportement réel.

Dans ce paradoxe, on a une perte de rapport concret avec la nature, et de tension avec cette nature. On a évacué aussi dans notre rapport avec la nature et dans notre fonctionnement social tout ce qui est désagréable, tout ce qui est la mort. On ne le ressent plus alors que nous sommes des êtres qui sont issus de la nature, nous fonctionnons avec la nature, et pour vivre nous sommes obligés de consommer du vivant.

Cette distanciation avec la nature induit aussi une représentation un peu biaisée de la nature : une nature-cadre, une nature globalement perçue comme bienveillante, gentille qui induit des comportements pas forcément conformes à la réalité.

Cette distanciation a une autre conséquence : nous avons peut-être plus de mal, à cause de la médiatisation de la ponction des ressources, à nous rendre compte des effets de nos comportements quotidiens sur les éléments naturels. C'est assez différent de ce que connaissent d'autres sociétés : si vous prenez les sociétés traditionnelles, qui sont très liées à leurs écosystèmes locaux, si elles surexploitent les écosystèmes, elles le payent ou elles constatent assez vite. Nous, nous pouvons fonctionner sur des écosystèmes que nous avons très fortement dégradés sans nous en rendre compte directement. Dans les activités de reconnexion à la nature que nous essayons de mener avec nos enfants, ce sont des éléments qui devraient être pris en compte : notre représentation de la nature se situe dans un contexte social bien particulier qui est celui de notre société hyper technicisée. Et nous avons intérêt à faire prendre conscience que la nature, ce n'est pas seulement cela. C'est aussi plein d'autres éléments.

Les rapports entre ville et nature et la notion de la nature dans la ville

Pourquoi, depuis une quinzaine, une vingtaine d'années, essaye-t-on de réintroduire la nature en ville, pourquoi a-t-on cette approche bienveillante de la nature, pourquoi veut-on réintroduire des éléments de nature en ville (trame verte...) ?

On peut illustrer cela avec l'exemple de la Ville de Strasbourg, un exemple pris parmi d'autres : Strasbourg a des forêts périurbaines, qui ne sont plus exploitées depuis quelques décennies. On ne tire plus de bois de ces forêts, on a fait le choix politique de les mettre à disposition de la population strasbourgeoise comme espace de ressourcement. On peut dire que c'est plutôt intéressant, sauf que je ne pense pas que la consommation de bois de la ville de Strasbourg ait diminué en fonction de l'absence de production des forêts de Strasbourg, qui étaient avant

utilisées comme forêts productives. Donc on continue à utiliser du bois, mais on met les forêts hors exploitation. Ou cherche-t-on le bois qu'on continue à consommer ? Si on ne le cherche plus dans les forêts de Strasbourg, on le cherche ailleurs. Cela m'amène à me dire, évidemment que les villes ont besoin de ressources naturelles. On fonctionne en ponctionnant des éléments matériels, énergétiques dans la nature. Sauf que si on ne les ponctionne pas à proximité, on les ponctionne ailleurs. Quand on regarde le territoire réel des villes comme Strasbourg par exemple, on se rend compte que ce territoire, évidemment, dépasse largement les limites administratives de la ville (exemple des textiles que l'on consomme à Strasbourg, qui viennent de Chine, du Bangladesh, de Turquie, d'Égypte...). Même nos ressources alimentaires, qui sont consommées au quotidien, ne viennent pas du « hinterland » de Strasbourg, mais elles viennent, pour une bonne partie, de beaucoup plus loin. Cela veut dire qu'on ne peut pas penser la nature dans la ville sans penser aussi la ville dans la nature. On a ce paradoxe où on traite la nature de manière bienveillante dans la ville, peut-être justement parce qu'on peut se le permettre, car on va exploiter de façon très forte une autre nature et d'autres socio-écosystèmes sur d'autres territoires ailleurs. On ne peut pas penser la question de la nature en ville en se focalisant sur les territoires de proximité parce que la non-exploitation de ces territoires ne veut pas dire non-exploitation partout, cela veut dire un renforcement de l'exploitation ailleurs. Si nous voulons développer une conscience durable ou une conscience écologique, il faut avoir cela en tête. On ne peut pas faire l'économie de se poser ces questions en permanence : d'où viennent les ressources que nous consommons et dans quelles conditions sont-elles produites ? Ceci d'autant plus que nous cherchons à nous réconcilier avec la nature dans la ville. Il ne faudrait pas que cela se traduise par une exploitation encore plus problématique ailleurs, mais c'est globalement ce qui est en train de se passer. Voilà pour cette alerte.

La nature dans la ville

Si on s'intéresse à la question de la nature DANS la ville (même si on a en tête que la thématique est beaucoup plus large que cela), on constate que nous sommes en face d'une nature relativement domestiquée : c'est une des caractéristiques de notre rapport à la nature, dont on a expurgé au fil du temps les éléments indésirables. Quand on regarde la nature en ville, elle n'est pas complètement fonctionnelle. Elle a été amputée au fil du temps d'une bonne partie des éléments qui peuvent nous poser problème. On voit bien combien c'est compliqué, cette question du rapport à la nature, en particulier en ville : on le voit avec le retour d'un certain nombre d'espèces, organisé ou spontané, comme celui du loup.

Quand on regarde l'exemple du loup qui revient, on voit bien que cela ne se passe pas sans problème. Les enquêtes montrent des choses assez intéressantes : plus on s'éloigne de la zone où il y a du loup, plus les gens sont favorables au retour du loup. Plus on s'approche de là où il est vraiment présent, plus c'est problématique. Et en fait, on délègue aux agriculteurs le fait de se coltiner ces relations avec un prédateur, et un prédateur intelligent. Les interactions entre le loup et la société humaine sont extrêmement complexes, car le loup apprend aussi : il apprend à déjouer les éléments qu'on lui met devant lui pour aller manger ce qui est facile à manger, c'est-à-dire les moutons. On est dans une interaction permanente avec une espèce qui est dynamique elle aussi, et qui est capable d'apprendre et de comprendre ce qu'on essaye de faire avec elle. On met au front la population agricole, et dans les villes, on est bien tranquilles. On peut s'imaginer « oui, c'est super, le retour du loup ». Ce n'est pas aussi simple

que cela. Je pense que s'il y avait du loup à Neuhof, à Neudorf ou place Kléber (lieux à Strasbourg), on aurait peut-être une autre réaction par rapport à cette espèce.

On est donc dans cette idée d'une nature domestiquée, et on a de nouveau cette ambivalence, ce paradoxe entre une nature qu'on imagine bienveillante et une nature qui pose des problèmes (les enquêtes le montrent, nature en ville, c'est beaucoup le végétal. Des travaux ont été faits, sur tout le positif qu'apporte la nature en ville : le bien-être, la santé, une forme de sociabilité... C'est la nature qui est représentée d'une certaine façon, et c'est en général une nature végétale.) Quand on a la nature animale, c'est déjà un peu plus compliqué. Vous avez des blattes, des souris, des rats... toute une série de choses qui sont perçues comme étant beaucoup moins positives, et là, on voit vite cette ambiguïté du rapport à la nature qu'on a. Ce côté bienveillant, quand on est confronté à des espèces qui posent un peu problème, il disparaît assez vite. Je ne voudrais pas voir y compris chez moi l'arsenal de produits que nous avons pour lutter contre les moustiques, les rats... On sort vite la kalachnikov pour essayer de s'en débarrasser. Cette attitude ambivalente, c'est cela notre condition d'humains.

Évidemment, il faut parler d'écocentrisme, essayer de sortir de cet anthropocentrisme où nous pensions dominer la nature. Mais on voit bien que, quand on rentre dans le concret, ce n'est pas si simple que cela : les dynamiques naturelles s'en fichent de nous, elles ont leur propre logique, leur propre évolution, et quelque fois, cela nous fait du bien, quelque fois cela nous heurte. Il faut arriver à composer avec cela, descendre de notre piédestal et accepter aussi d'être confrontés à des situations désagréables.

Tout ceci pour dire que cette question de la nature en ville est marquée par une idée de la nature qu'on a à peu près policée, dont on a mis à distance un certain nombre de choses. Je prends l'exemple du long du Rhin, qu'on démoustique depuis les années 1980. On balance du bacille, des bactéries, sur les plans d'eaux pour éviter qu'ils ne se développent. Quel est le rapport à la nature en ville ? On veut bien de la nature, mais pas de la nature qui nous pique. C'est de la nature qui est gentille, bienveillante, qui ne pose pas trop de problèmes.

Et quand cela pose problème, le prisme, c'est le prisme utile / nuisible. L'agriculture est vraiment un modèle assez intéressant parce qu'évidemment c'est l'agriculture qui est beaucoup confrontée à la nature pour produire et fournir nos ressources, et dans ce modèle agricole le prisme utile / nuisible est super présent. Dans ce prisme utile / nuisible, on a différentes sortes d'agriculture : conventionnelle (face à tout ce qui est nuisible, on sort tout de suite les grands outils, les pesticides), et biologique, biodynamique, voir permaculturelle, qui entretient un autre rapport avec la nature, mais même dans cette agriculture, le prisme utile/nuisible ressort. La différence qu'on a pu observer dans l'agriculture bio, c'est qu'on essaye de mettre à distance le nuisible sans complètement le massacrer. Mais on est obligés de le mettre à distance. Ce prisme-là, on va aussi le retrouver en ville. On a ces rapports ambigus avec cette nature, c'est le cadre qu'il me semble important à avoir en tête. Cette nature n'est pas que de la nature bienveillante, sympathique, gentille, ce sont aussi des éléments qui peuvent nous heurter, qui peuvent nous poser problème. Comment construit-on des interactions avec ces éléments ? Si on ne met l'accent que sur cette nature policée, expurgée, on perd quelque chose en matière d'éducation à la nature, de sensibilisation à la nature, parce que cela entretient l'idée que la nature n'est intéressante que quand on l'a domestiquée.

Quelques types de fonctions ou usages de nature en ville :

1) la fonction-ressource : jardins familiaux qui remplissent une fonction de production, tendance des villes qui recherchent une autonomie alimentaire avec l'agriculture urbaine

2) la fonction agrément : paysage de qualité, qui contribue à une meilleure santé, dépollue et rafraîchit l'atmosphère (allées plantées, forêts périurbaines...)

3) la fonction biodiversité : on imagine au niveau des politiques urbaines de réintroduire la trame verte et bleue dans les villes, c'est-à-dire de rendre les villes un peu plus transparentes pour un certain nombre d'éléments de la nature et de permettre la circulation de la faune et de la flore à travers la ville (exemple : politique zéro phyto).

4) la fonction politique : nature mobilisée pour affirmer des orientations par les municipalités qui vont donner à voir une certaine idée de la nature à travers des aménagements (dans les parcs, les allées, les éco-quartiers). La nature peut aussi être utilisée pour les habitants pour contester. Exemple à Marseille : c'est le cas des jardins partagés pour empêcher la bétonisation de certaines constructions.

Ces 4 fonctions s'interpénètrent dans ce que représente la nature dans la ville. Et ces fonctions changent. Si on prend la fonction politique, dans l'histoire, les formes de nature qui sont mobilisées ont changé et continuent de changer. Des géographes, notamment Lotfi Mehdi et Christiane Weber, ont travaillé sur l'évolution des espaces verts dans la ville depuis le 19^{ème} siècle : on est passés d'une nature « horticole », très aménagée et mise en scène (dans des jardins à la française ou à l'anglaise) pour exprimer un certain type de rapport à la nature qu'on souhaite mettre en avant, à une nature « décor » dans le cadre de l'urbanisme issu de la Charte d'Athènes avec les grands ensembles et des parterres de gazon, qui n'avaient pas une fonction particulière mais qui servait de décor, et aujourd'hui à une nature « biodiversité » où on va permettre l'expression de la spontanéité de la nature dans certains endroits.

La manière de traiter la nature est historiquement située. Ce n'est pas un invariant, mais elle change en fonction des époques et en fonction des acteurs. La nature est mobilisée par différents acteurs pour exprimer des choses. Derrière un espace de nature en ville, il y a une histoire, des projections, des représentations, qui s'expriment, et qui vont prendre des formes différentes selon ce que les acteurs vont chercher à mettre en évidence.

Les acteurs de la nature :

Quand on parle de ces acteurs, on dénombre trois types d'acteurs de la nature, mis en évidence dans un certain nombre d'enquêtes faites par des sociologues :

1) Les acteurs de l'aménagement : acteurs de la municipalité qui vont mettre en scène la nature en fonction d'un certain nombre d'objectifs : objectif de montrer le rapport à la nature, ou de monumentalité de la nature. Ils produisent plutôt une nature "mise en scène"

2) Les acteurs associatifs : Carole Waldvogel a travaillé sur le rôle joué par les associations dans cette question de la nature en ville. Les associations de protection de la nature ont développé leurs travaux historiquement dans le monde rural. Aujourd'hui ils s'intéressent plus aux zones périurbaines-urbaines où il y a parfois plus de biodiversité (il y a aujourd'hui plus de biodiversité animale dans les grands parcs en ville et les jardins privatifs des pavillons en

périphérie de la ville que dans les champs de maïs). Les associations apportent plutôt une idée d'une nature "autonome", "spontanée", qui est capable de s'équilibrer elle-même (a contrario d'une nature pilotée, orientée par l'activité humaine). Cela a débouché dans les espaces ruraux sur des outils de protection de la nature comme les réserves naturelles et les parcs nationaux : des espaces dont on enlève une bonne partie des activités humaines, perçues comme perturbatrices des équilibres naturels. Ces associations ont donc apporté l'idée d'une nature autonome dans la ville. Et elles ont probablement contribué à ce que l'on commence à regarder la nature en ville de façon différente, et à ce qu'arrive l'idée d'une nature spontanée en ville, qu'on pourra laisser s'exprimer, et qui ne sera pas traitée de façon ultra-entretenu comme on l'a fait dans les parcs et les squares, mais laissée en libre évolution.

3) Les habitants : les relations qu'entretiennent les habitants avec la nature. On est dans un rapport à la nature plutôt de type « jardin » : un rapport, un peu utilitaire, dans lequel on va s'investir, à travers les jardins. La nature est orientée vers une certaine fonction, que ce soit production ou agrément. On est dans une nature « cadre de vie ». Ce qui ressort en général, c'est une connaissance assez faible chez les habitants des éléments constitutifs de cette nature : ils connaissent peu les plantes, peu les animaux. Très peu de gens savent par exemple que des écureuils, des fouines, des renards, des lapins, se baladent à Strasbourg. La représentation est celle d'une nature plutôt policée et bienveillante, dans laquelle on n'a pas envie d'avoir un certain nombre d'espèces qui peuvent poser des problèmes. On le voit avec les enquêtes autour des politiques zéro phyto et des dites « mauvaises herbes » qui se réinstallent sur les trottoirs. Globalement, ces espèces sont plutôt mal vues, car cela ne fait pas propre. On a encore ce rapport à une nature docile, bien gérée, qui est encore globalement dominant.

Les types de nature que l'on rencontre en ville :

Trois types de nature se dégagent :

1) La nature spontanée : on retrouve cette idée d'une dynamique biophysique qui s'exprime partout où elle peut. Cette dynamique s'exprime aussi en ville. C'est le cas des plantes sauvages, des animaux sauvages qui s'installent en ville (fouines, renards, lapins...). C'est la nature qui n'est pas installée par les humains mais qui s'installe elle-même parce qu'elle trouve dans la ville des éléments qui lui permettent de s'exprimer (exemple : les faucons pèlerins qui nichent sur la tour de chimie et sur la cathédrale de Strasbourg). La relation qui s'exprime avec cette nature est plutôt bienveillante pour des espèces sympathiques, ou plus compliquée avec les autres (voir les travaux de Nathalie Blanc sur les blattes). Cette nature spontanée, on est obligés de vivre avec. C'est pareil pour la météo : elle s'exprime dans la ville, et cette nature spontanée sous forme de météo influence nos comportements (exemple : la fréquentation des espaces de nature comme les jardins familiaux en novembre est très faible).

2) La nature "socio-spontanée" : c'est une nature qui reproduit la dynamique naturelle. On ne peut pas décider qu'une plante doit pousser ou pas. C'est la nature produite par des humains de manière non planifiée institutionnellement. On retrouve cette nature socio-spontanée dans les maisons, dans les appartements, sous forme de pots de fleurs, de gazon... Exemple : les plantes d'appartement expriment aussi nos représentations, notre rapport à la nature. On n'a pas les mêmes plantes dans les différents appartements en fonction des trajectoires des personnes : vous avez des appartements où les plantes sont au cordeau, bien cadrées, et vous avez des appartements ou des maisons où les plantes partent un peu dans tous les sens. Cela traduit évidemment le rapport à la nature. On a cette nature socio-

spontanée aussi à l'extérieur : dans les jardins privatifs. Exemple d'une recherche dans des jardins périurbains : on voit des jardins productifs, au cordeau, avec des personnes d'ascendance paysanne, qui reproduisent ce modèle avec un jardin ultra-productif, ou à l'inverse un jardin d'agrément, mais où tout est super organisé, et puis à l'autre extrême, des jardins où on cherche à exprimer l'idée d'une nature spontanée, où on cherche à laisser faire la nature, mais cela reste de la nature contrôlée (on laisse faire, parce qu'on sait que le jour où on n'a plus envie de laisser faire, on peut reprendre la main). On a ces différentes gradations, entre nature extrêmement ordonnée, avec des personnes en général qui ont aussi l'idée d'un ordre social bien structuré, et nature qu'on va laisser faire - un peu, jusqu'à un certain point. Autres formes de nature socio-spontanée : les jardins partagés, les incroyables comestibles, où on se réapproprie des espaces publics pour mettre la main à la terre. Ce qui est intéressant : cela passe souvent par la production, le volet agricole. Nous sommes bien une société issue d'une révolution néolithique, d'une nature manipulée par l'agriculture. Ce besoin de se reconnecter à la nature témoigne sans doute de cet éloignement, de cette distanciation de la nature. La nature est un cadre de ressourcement, de pratiques des activités sportives : on y va pas tant pour la nature en tant que telle que pour le décor que représente cette nature et les émotions, en terme de sport, qu'elle peut nous fournir. On voit bien dans tous les développements des aménagements de la nature à l'extérieur de la ville, mais pour des citoyens, que la nature est plus un support, un cadre, un décor, qu'un intérêt en tant que tel. Et une bonne partie des personnes qui fréquentent cette nature la connaissent peu du point de vue de son fonctionnement.

3) la nature institutionnelle : cela renvoie à la fonction politique dont je parlais tout à l'heure. Cette nature est mise en scène par les institutions pour exprimer un certain nombre d'orientations idéologiques plus ou moins conscientes autour de ce que devrait être notre rapport à la nature, aujourd'hui marqué par cette idée de biodiversité qu'on va essayer de mettre en avant.

Ce besoin de contact avec la nature demeure une réalité, quel que soit le type de nature. Il existe de façon assez forte, et de façon un peu paradoxale par rapport à tout ce que je viens de dire. On l'a constaté, notamment à travers les confinements. Dans l'un de nos masters, les relations à la nature ont fait l'objet d'une enquête dans deux quartiers de la Meinau après les confinements. Évidemment, les confinements ont généré plein de frustrations, dont une en particulier : le fait qu'on ne pouvait plus aller dans la nature. C'était ressenti comme un manque très important, notamment pour les personnes qui n'avaient pas de jardin privatif. Cette coupure vis-à-vis de la nature était fortement ressentie, quelles que soient les représentations de la nature. D'une façon générale, c'est trans-catégorielles socio-professionnelles (exemple d'enquêtes avec des résultats similaires dans des quartiers populaires en Allemagne). Ce besoin de nature peut servir de point d'appui pour reconstruire cette relation à la nature, en ayant conscience qu'on est dans un contexte d'une nature relativement domestiquée, et d'une société hyper technicisée, avec plein de sollicitations intra-sociales très importantes.

Questions et réponses :

Dans les espaces où il y a peu de nature (dans les quartiers populaires), est-ce qu'il y a une corrélation entre le besoin de nature et le fait qu'il y ait peu de nature ?

A ma connaissance, ce n'est pas tellement cela. Dans le sillage de l'urbanisme de Le Corbusier, on a d'immenses étendues de gazon, mais qui ne sont pas mobilisées comme telles. Ce n'est pas de la nature, c'est du décor. Ce n'est pas que la voiture qui fait absence de nature. Cela peut être aussi ce type de gazon, qui n'a aucune fonction. Évidemment, c'est tout un débat, la place qu'occupe la voiture. On pourrait faire l'exercice intellectuel de se dire : « si on imaginait un certain nombre de rues, ici à Strasbourg, sans voitures, qu'est-ce qu'on aurait comme espace libre pour faire d'autres choses ? Bref... dans ces espaces-là, des tentatives ont été faites de réinsérer des jardins partagés, à HautePierre par exemple. Il y a de la place, tout n'est pas occupé par la voiture. Avec toute la difficulté d'arriver à faire en sorte que ces espaces s'inscrivent dans la durée. C'est assez compliqué : on voit aussi qu'une des difficultés de ces jardins partagés, c'est justement de remettre en place un système de fonctionnement collectif sur la durée. On voit certains jardins partagés où on a des parcelles qui redeviennent privatives, parce que les gens en ont marre qu'il y en ait quelques-uns qui s'en occupent et d'autres qui récoltent. Ce sont des choses assez complexes. J'ai vu aussi récemment une expérience de poulaillers partagés, introduits en ville, qui se sont cassé la figure car ce sont toujours les mêmes qui s'en occupent. Cela montre qu'au-delà de la représentation que ce serait sympathique de renouer avec la nature, quand on doit le faire concrètement, on voit que c'est quelque chose qui est prenant, qui prend du temps, qui demande une régularité. Bruno Villalba disait « La nature ne négocie pas ». C'est vrai. Quand il faut y aller, il faut y aller. Dans un sens ou dans un autre. Quand on est dans une nature qu'on essaye de jardiner ou autrement, avec le changement climatique par exemple. On ne peut pas négocier avec le changement climatique. Il est en train de se mettre en place et donc on ne peut plus l'arrêter, il faut faire avec. Mais je m'éloigne un peu.

Dans ces quartiers, le besoin de nature s'exprime, mais il n'y a pas forcément d'espaces qui sont prévus pour cela, et ces personnes n'ont pas forcément les moyens d'aller très loin, ce que peuvent faire les personnes des catégories aisées. Les catégories aisées cumulent les avantages : elles ont souvent des contextes plus intéressants, et en plus, elles peuvent se permettre d'aller chercher de la nature un peu extraordinaire plus loin. C'est un enjeu autour de la question de la politique urbaine : remettre des espaces de nature intéressants là où les besoins se font le plus sentir, dans les quartiers populaires.

**[Une personne donne l'exemple des champignons qui poussent dans les parcs urbains.]
Peut-on manger les coulemelles qui poussent au pied des arbres en ville ?**

C'est une des difficultés de la nature en ville, qui est soumise à plein de contraintes. C'est quand même un peu différent de ce que l'on peut retrouver dans l'espace rural : dans les rues, on a des conduits dans le sol, des trucs aériens, des tas de choses qui font que la nature est contrainte. Une autre difficulté que rencontrent les édiles en ville, concernant l'engouement pour les jardins partagés, les jardins productifs. Le XIXème siècle a généré beaucoup de pollutions. Les sols urbains sont très marqués par cette histoire industrielle qu'on a connue. Les jardins de l'éco-quartier du Danube, à Strasbourg, c'est typiquement cela. Les jardins installés dans cet éco-quartier n'ont pas de la terre originelle. On ramène des bacs étanches et on met de la terre dedans pour pouvoir planter. Sinon, la réglementation interdit de planter parce qu'il y a probablement des métaux lourds dans le sol, et on ne peut pas manger les légumes produits sur ce sol. Pour vos coulemelles, cela dépend de l'endroit où elles ont poussé, je ne sais pas ce qu'il y a en dessous. Mais on sait que les champignons sont souvent

dans la phase aérienne, qu'ils collectent à travers le mycélium des tas de choses, et qu'ils vont probablement se charger de polluants. Donc je ne sais pas, cela dépend. Mais c'est une des difficultés de la nature en ville, notamment dans les anciennes friches qu'on est en train de réurbaniser.

Pourriez-vous reparler du besoin de nature qui s'est fait ressentir au moment du confinement ?

C'est un besoin diffus qu'on ressent plus quand on en est privé que quand on peut l'assouvir. On a travaillé sur deux quartiers de la Meinau, à Strasbourg : le quartier de la Canardière et le quartier des villas, juste au nord de la Canardière. On a fait des enquêtes juste après le confinement. Dans le quartier des villas, avec des jardins et avec le parc juste à côté, le confinement n'était pas trop un problème pour les personnes interrogées : elles n'ont pas ressenti une grande différence parce qu'elles avaient accès à l'extérieur. Alors qu'à la Canardière, où les personnes avaient l'habitude de se promener aux alentours, le fait que cela ne soit plus possible a été pour elles très dur. Évidemment, il n'y a pas que la question de la nature : plein d'autres choses se sont jouées pendant le confinement : des appartements surpeuplés, pas de wifi... Il n'y avait pas que cela, mais cette question de la nature est ressortie. Nous sommes issus de la nature, nous sommes des animaux. Ce besoin de nature est présent pour tout le monde, mais il va s'exprimer de façon différente selon les cultures, les trajectoires des personnes, et la capacité ou pas des personnes à y aller. Mais encore une fois, quand je dis « nature », ce n'est pas la même réalité pour tout le monde. C'est cela qu'il faut avoir en tête. Pour certains, c'est forcément la nature exceptionnelle. Pour d'autres, c'est un jardin, cela peut convenir. Cela, on ne peut pas le savoir à l'avance. Cela dépend vraiment des trajectoires.

Comment peut-on, en tant qu'humain, quitter la vision anthropocentrée pour essayer d'objectiver le fonctionnement de la nature ?

On ne peut pas complètement se départir de son côté anthropocentré. Peut-on développer une écologie compréhensive comme Max Weber a développé une sociologie compréhensive ? Dans le sens où on se sert de la proximité pour en faire un atout dans la recherche. Ce n'est pas cela qui est fait, encore que cela commence. Comment fait-on ? La science cherche à objectiver un certain nombre de choses en essayant de développer des éléments de connaissance les plus mis à distance possible : en quantifiant, par exemple. Quand on regarde l'écologie, et les premières connaissances en écologie, on est beaucoup passé par la quantification : quantification des populations, relations prédateurs-proies, mathématisation de ce rapport. On a tellement fait cela qu'on a fait de la nature une mécanique. On a oublié que la nature, notamment les animaux, ce sont des individus, des comportements qui peuvent varier d'un individu à l'autre, d'une population à l'autre. On est en train de découvrir cela progressivement. En sociologie ou en anthropologie, on avait le structuralisme : on a essayé de faire des humains des éléments mécaniques et dégager des grandes structures. Dans les années 1980, on est revenus de cela avec la montée en puissance de l'individu et de sa subjectivité. En écologie, on est train de découvrir cela aussi, il me semble. Dans une population de loups, ils ne sont pas tous pareils. Certains sont plus hardis que d'autres, d'autres plus timorés... Ce qu'on appelle la nature est très proche de nous, aussi du point de vue comportemental. Il y a une parenté entre nous et le versant animal de la nature. Les

animaux ressentent des émotions. On peut utiliser notre propre expérience pour essayer de comprendre ce qui se passe du côté de la nature, en faisant attention à ne pas trop surinterpréter, Il faut objectiver un peu, mais il ne faut pas aller trop loin, et transformer ces êtres sensibles en mécaniques dont on pourrait totalement objectiver le comportement. Ce n'est pas cela qui se passe, c'est plus compliqué.

Y aura-t-il des études qui seront faites pour mesurer l'impact de la gratuité des transports collectifs pour les enfants de moins de 18 ans à Strasbourg et leur rapport à la nature ? Cette mesure de gratuité des transports va-t-elle favoriser, faciliter l'accès à la nature pour les enfants ?

Je ne sais pas, mais ce sujet est intéressant : on a un certain nombre d'axes de transports collectifs qui mènent tout près des forêts autour de Strasbourg. Cela pourrait être une idée d'un travail qu'on pourrait confier en atelier aux étudiants de M2. D'autres laboratoires travaillent peut-être là-dessus...